

# SYLVIA PLATH

## Ariel

Présentation et traduction de Valérie Rouzeau



*nrf*

*Poésie / Gallimard*

**Sylvia Plath**

**Ariel**

*Présentation et traduction de l'anglais*

*par Valérie Rouzeau*

Éditions Gallimard, 2009  
(The Estate of Sylvia Plath, 1965)

## *Avant-propos*

*And I  
Am the arrow,*

*The dew that flies  
Suicidal, at one with the drive  
Into the red*

*Eye, the cauldron of morning.*

Quand *Ariel* parut en 1965, deux ans après que Sylvia Plath s'était donné la mort à Londres, par l'un des hivers les plus froids qu'ait connu l'Angleterre, le poète américain Robert Lowell écrivit un article mémorable dans lequel il déclara en substance : « *Ariel* est un événement majeur de l'histoire de la littérature. Voici venue la fin des poétesses. » Le chef de file du mouvement dit « *confessionnel* » entendait par là qu'on ne pouvait désormais taxer de « poétesse » un auteur de la trempe de Sylvia Plath, le terme au féminin connotant alors tantôt un sentiment de mépris, tantôt une certaine condescendance, en tout cas se révélant péjoratif la plupart du temps (on l'entend encore mieux avec le mot « peintresse », jamais une « peintresse » ne serait Picasso, ni même un petit maître, et ce encore de nos jours). Il annonçait de cette manière qu'il avait reconnu le génie bouleversant de cet opus composé par une jeune femme de trente ans, et dont la lecture ne saurait laisser personne indifférent ni même indemne, ce volume que Seamus Heaney salua quelques années plus tard, louant « le galop infatigable » du rythme, l'excès romantique au-delà des leçons bien apprises.

Ariel... esprit de l'air de *La Tempête* de Shakespeare que vénérât Sylvia, cheval blanc quelle montait aux derniers mois de sa vie, après le départ de son époux, le poète Ted Hughes. Seule avec leurs deux très jeunes enfants, Frieda et Nicholas, dans l'ancien presbytère du Devon qu'ils

avaient acheté ensemble après la naissance de leur fille, Plath se mit à écrire à l'aube (quand les somnifères avaient cessé d'agir, et avant le réveil des enfants) ces poèmes dont elle pressentait qu'ils feraient sa renommée, ainsi qu'elle l'écrivit dans l'une des innombrables lettres adressées à sa mère des années durant : *I'm writing the best poems of my life, they will make my name...* Elle savait bien. Ted Hughes savait aussi. Et elle avait prononcé l'oracle, la chose prémonitoire pour l'un et l'autre quelque part dans son journal, peu de temps après leur mariage le 16 juin 1956 *on Bloomsday*, le jour j de l'épopée de l'*Ulysse* de James Joyce, elle avait écrit « Ted sera le poète de l'Angleterre et je serai la poétesse (oui, « poétesse ») de l'Amérique. » Vaste programme ! Quand on sait que Ted Hughes allait devenir poète lauréat de l'Angleterre à l'instar d'un Wordsworth, quand on connaît la gloire (hélas posthume) de son œuvre à elle...

Ce n'est pas le lieu ici de raconter Sylvia Plath et Ted Hughes, Ted Hughes et Sylvia Plath, véritables icônes outre-Manche comme outre-Atlantique dont la biographie occulte parfois l'œuvre, ce qui est regrettable. En France on a généralement lu le seul roman publié de Sylvia, *The Bell Jar* (La cloche de détresse) et parfois aussi ses poèmes, quant à Ted Hughes son œuvre magistrale reste essentiellement à découvrir.

Sylvia Plath donne avec *Ariel* le meilleur de son art. Véritable élévation, révélation, ces poèmes ont pour la plupart été écrits entre octobre 1962 (après le départ de Ted Hughes) et février 1963 – les derniers écrits sont datés du 5 février, il s'agit des poèmes « *Balloons* » (« *Ballons* ») et « *Edge* » (« *Extrémité* »). Sylvia est morte le 11. Elle avait dans un classeur noir rangé les poèmes selon un ordre différent de celui pour lequel opta Ted Hughes devenu, après sa mort, veuf légataire universel et éditeur fervent. On en trouvera la composition originale dans la première des notes en fin de volume. Sylvia avait beaucoup hésité sur le choix du titre : *Daddy* ; *A Birthday Present...* ? L'œuvre étant encore en chantier lorsqu'elle quitta ce monde, on ne peut dire ce qu'elle aurait gardé, ce qu'elle aurait écarté, modifié, quel *Ariel* finalement aurait vu le jour.

Sylvia Plath s'était imposé un défi colossal, véritable gageure qui consistait à réussir sur tous les plans : être une épouse et une mère irréprochable selon les critères de l'époque (la femme des années 1950 était peut-être une fée mais d'abord du logis !) et devenir « *LA* poétesse des États-Unis »... En épousant Ted Hughes, elle n'était pas devenue anglaise

pour autant même si elle adorait Londres, et le Yorkshire natal de son mari, le Yorkshire même des *Hauts de Hurlevent* qui lui offrit sa dernière demeure. Était-ce trop ? Peut-être. On ne peut pas ne pas penser aux trouvailles inouïes qui auraient pu succéder à *Ariel* si seulement Sylvia avait vécu plus longtemps.

*How far is it ?*

*How far is it now ?*

Sans doute fallait-il partir. Arriver quelque part. Ce n'est pas du Cendrars (qu'elle n'avait probablement pas lu), ce n'est pas non plus du Stevie Smith qu'elle appréciait beaucoup, c'est une parole surtout désespérée, ou une parole de colère, parole vivante toujours (et donc bien évidemment jamais du discours) et qui ne s'en laisse pas conter. Sylvia Plath avait beau se soumettre au conformisme de son époque, elle n'en était pas moins rebelle et farouche, et son esprit critique ne manquait pas de finesse. Ses poèmes majeurs possèdent une dimension offensive et une subtilité rares. Plath compte parmi les plus grands poètes qui soient, chez elle l'anecdote autobiographique n'est jamais narcissique et la petite histoire se trouve dépassée, inscrite dans l'Histoire plus vaste de nous tous.

V. R.

*À Frieda et Nicholas*

## *Chant du matin*

Amour(1), l'amour a réglé le rythme de ton cœur comme une grosse montre d'or.

La sage-femme a giflé les plantes de tes pieds, et le pur cri de toi  
Pris sa place aussitôt parmi les éléments.

Nos voix résonnent à la gloire de ta venue. Statue nouvelle  
Dans un musée rempli de courants d'air. Ta nudité  
Menace notre sécurité. Nous t'entourons comme des murs ébahis.

Je ne suis pas plus ta mère  
Que le nuage qui distille un miroir où longuement se refléter  
Avant de disparaître au gré du vent.

Toute la nuit ton souffle de papillon  
Vibre au milieu des roses toutes roses. Je m'éveille et j'écoute :  
Un océan lointain roule dans mon oreille.

Un seul cri et je saute hors du lit, trébuche, bovine et florale  
Dans ma chemise de nuit victorienne.  
Tu ouvres une bouche aussi nette qu'une gueule de chat. La vitre

Pâlit et ravale ses étoiles. Alors tu essaies  
Ta poignée de notes ;  
Les voyelles lumineuses s'élèvent comme des ballons.

## *Messagers*

La parole d'une limace sur le plateau d'une feuille ?  
Ce n'est pas de moi. Ne l'accepte pas.

De l'acide acétique dans une boîte scellée ?  
Ne l'accepte pas. Ce n'est pas authentique.

Un anneau en or avec le soleil en prime ?  
Des mensonges. Des mensonges et un chagrin.

Du givre sur une feuille, le chaudron  
Immaculé qui discute et crépite

Tout seul à la cime de chacune  
Des neuf Alpes noires.

Un trouble dans les miroirs,  
Quand la mer grise vient fracasser le sien –

Amour, amour, ma saison.



## *Moutons dans la brume*(2)

Les collines descendent dans la blancheur.  
Les gens comme les étoiles  
Me regardent, attristés : je les déçois.

Le train laisse une trace de son souffle.  
Ô lent  
Cheval couleur de rouille,

Sabots, tintement désolé –  
Tout le matin depuis ce  
Matin sombre,

Fleur ignorée.  
Mes os renferment un silence, les champs font  
Au loin mon cœur fondre.

Ils menacent  
De me conduire à un ciel  
Sans étoiles ni père, une eau noire.

## *Le candidat*

Voyons, êtes-vous le genre de la maison ?  
Venez-vous pour  
Un œil de verre, des fausses dents, des béquilles,  
Un corset, un crochet,  
Une poitrine ou un entre-jambes en latex,

Des points de suture bien visibles ? Non, non ? Alors  
En quoi pouvons-nous vous aider ?  
Cessez de pleurer.  
Ouvrez la main.  
Elle est vide ? Elle est vide. Voici une main

Pour la remplir, une main qui ne demande  
Qu'à préparer le thé, soigner la migraine,  
Faire tout ce que vous voudrez.  
Voulez-vous l'épouser ?  
C'est garanti à vie,

Elle vous fermera les yeux le moment venu  
Puis le chagrin la désintégrera.  
Nous renouvelons nos stocks régulièrement.  
Mais ma parole vous êtes complètement nu.  
Comment trouvez-vous ce costume –

Il est sombre, un peu austère mais il tombe bien.  
Voulez-vous l'épouser ?  
Il est étanche, il résiste aux chocs, il résiste

Au feu, il résiste aux bombes.  
Croyez-moi, on vous enterrera dedans.

Et il y a votre tête, excusez-moi, mais elle est vide aussi.  
Je m'en vais vous arranger ça.  
Par ici, mon chou, sors de ton placard.  
Alors, qu'est-ce que vous dites de ça ?  
C'est nu comme du papier pour l'instant mais attendez

Dans vingt-cinq ans ce sera de l'argent,  
Dans cinquante ans, de l'or.  
Une vraie poupée vivante, vous pouvez vérifier.  
Ça coud, ça fait à manger,  
Et ça parle et ça parle et ça parle.

Ça marche, regardez, il ne lui manque rien.  
Vous avez un trou, c'est une ventouse.  
Vous avez un œil, c'est une image.  
Mon garçon, c'est votre dernière chance.  
Allez-vous l'épouser, alors vous l'épousez ?

## *Dame Lazare(3)*

Ça y est, je l'ai encore fait.  
Tous les dix ans, c'est réglé,  
Je réussis –

Comme un miracle ambulant, ma peau devient  
Aussi lumineuse qu'un abat-jour nazi,  
Mon pied droit

Un presse-papier,  
Mon visage un délicat  
Mouchoir juif.

Ôtez-moi ce linge blanc,  
Ô mon ennemi.  
Le nez, les orbites, la denture complète –

N'est-ce pas parfaitement effroyable ?  
L'aigreur de l'haleine  
Aura disparu en une journée

Et très vite la chair  
Que le gouffre du tombeau avait dévorée  
Se remettra d'elle-même en place

Sur moi, femme souriante.  
Je n'ai que trente ans.  
Et comme les chats je dois mourir neuf fois.

Ceci est ma mort Numéro Trois.  
Quel saccage  
Pour anéantir chaque décennie.

Quelle multitude de filaments.  
La foule qui croque ses cacahuètes  
Se bouscule pour me les voir

Enlever un à un –  
C'est le strip-tease intégral.  
Messieurs, mesdames,

Voici mes mains,  
Voilà mes genoux.  
Si je n'ai que la peau et les os,

Je n'en suis pas moins véritable, la même femme.  
La première fois j'avais dix ans.  
C'était un accident.

La deuxième fois j'étais bien résolue  
À en finir, ne jamais revenir.  
Je me suis scellée

Comme un coquillage.  
Ils ont appelé, appelé, ils ont  
Retiré les asticots gluants comme des perles.

Mourir  
Est un art, comme tout le reste.  
Je m'y révèle exceptionnellement douée,

On dirait l'enfer tellement.  
On jurerait que c'est vrai.  
On pourrait croire que j'ai la vocation.

C'est assez facile à réaliser dans une cave.  
C'est assez facile de rester là et d'attendre.  
C'est le retour

Théâtral en plein jour  
Au même lieu, au même visage, à la même clameur  
Primitive amusée :

« Miracle ! »  
Qui me foudroie.  
Il faut payer

Pour regarder mes cicatrices, il faut payer  
Pour entendre mon cœur –  
Il bat pour de bon.

Et il faut payer et payer très cher  
Pour avoir un mot, un geste,  
Un peu de sang,

Une mèche de mes cheveux, un bout de mes vêtements.  
Voilà, voilà, Herr Doktor.  
Voici, Herr Ennemi.

Je suis votre chef-d'œuvre,  
Je suis votre bien le plus précieux,  
Le bébé tout d'or pur

Qui fond en un seul cri.  
Je brûle et me consume.  
Ne croyez pas que je sous-estime la valeur de vos intérêts.

Cendre, cendre –  
Vous tisonnez.  
De la chair, des os, rien, vous fouillez –

Un pain de savon,  
Une alliance,  
Une dent en or.

Herr Dieu, Herr Lucifer  
Méfiez-vous  
Méfiez-vous.

De la cendre je surgis  
Avec mes cheveux rouges  
Et je dévore les hommes –

Dévore les hommes comme l'air.

## *Tulipes*

Les tulipes sont trop à vif, c'est l'hiver ici.  
Regarde comme tout est si blanc, si calme et dans quelle neige  
J'apprends la paix allongée, seule et tranquillement  
Comme la lumière se pose sur ces murs blancs, ce lit, ces mains.  
Je ne suis personne, les explosions ne me concernent pas.  
J'ai abandonné mon nom et mes vêtements aux infirmières,  
Mon histoire à l'anesthésiste, mon corps aux chirurgiens.

Ils ont calé ma tête entre l'oreiller et le drap bien bordé :  
Un œil entre deux paupières blanches qui refusent de se fermer.  
Pupille stupide, forcée de tout engloutir.  
Les infirmières passent et repassent, elles ne me dérangent pas,  
Elles passent comme au-dessus des terres les mouettes coiffées de blanc,  
Les mains occupées de mille choses à faire et toutes les mêmes,  
Si bien qu'il est impossible de dire combien elles sont.

Mon corps est un galet pour elles, elles en prennent soin comme l'eau  
qui court  
Prend soin des galets qu'elle doit polir doucement.  
Elles m'apportent la torpeur dans leurs aiguilles radieuses, elles  
m'apportent le sommeil.  
Maintenant que je me suis perdue mes bagages m'encombrent –  
La mallette en cuir verni comme une obscure boîte à pilules,  
La photo de famille où me sourient mon époux et mon enfant ;  
Leurs sourires s'accrochent à ma peau, petites griffes mesquines.

J'ai laissé, cargo de trente ans, les choses filer,  
Amarrée obstinément à mes nom et adresse.



On m'a lavée de mes attaches sentimentales.  
Nue sur la housse de plastique vert du chariot  
J'ai vu avec effroi ma porcelaine, mon linge fin, mes livres  
Sombrer puis disparaître, et l'eau m'a submergée.  
Me voilà nonne maintenant, je n'ai jamais été si pure.

Je n'avais pas besoin de fleurs, je voulais seulement  
Rester couchée les paumes offertes, être complètement vide.  
C'est une telle liberté, tu n'as pas idée d'une liberté pareille –  
La paix ici est tellement vaste qu'elle te donne le vertige  
Sans rien te demander en retour, sinon une étiquette avec ton nom, des  
bricoles.  
C'est ainsi que les morts peuvent partir finalement ; je les imagine  
Qui referment la bouche sur cette paix comme une hostie.

Et d'abord ces tulipes sont trop rouges, elles me font mal.  
Même dans le papier cadeau je les ai entendues respirer  
Dans leurs langes blancs, comme un bébé affreux.  
Leur rouge parle à ma blessure, il lui correspond.  
Et elles sont ingénieuses : on dirait qu'elles flottent alors qu'elles pèsent  
De tout leur poids sur moi avec leurs langues brusques et leur couleur,  
Une douzaine de plombs rouges à mon cou.

Personne ne faisait attention à moi avant, maintenant on me dévisage.  
Les tulipes directement tournées vers moi, et dans mon dos la fenêtre  
Où chaque jour la lumière vient augmenter lentement et diminuer  
lentement,  
Et je me vois, aplatie, ridicule, ombre de papier découpé  
Entre l'œil du soleil et les yeux des tulipes,  
Et je n'ai plus de visage, moi qui voulais passer inaperçue.  
Ces tulipes voyantes dévorent mon oxygène.

Avant leur arrivée l'atmosphère était assez calme,

Un souffle d'air sans histoires.  
Puis il y a eu ces tulipes comme un vacarme envahissant.  
Maintenant l'air s'agite et tourbillonne autour d'elles comme un fleuve  
S'agite et tourbillonne autour de l'épave rouge de rouille d'un moteur.  
Elles accaparent toute mon attention, qui était heureuse  
De jouer, de se reposer, de ne pas avoir à se concentrer.

On dirait que les murs s'animent eux aussi.  
Les tulipes devraient être derrière des barreaux comme des bêtes  
féroces ;  
Elles ouvrent une gueule de grand félin d'Afrique,  
Et je sens mon cœur : il ouvre et il ferme  
Sa corbeille de pétales rouges par amour absolu de moi.  
L'eau que je goûte est tiède et salée, comme la mer,  
Elle vient des contrées lointaines de la santé.

## *Pouce(4).*

*Pour Susan O'Neill Roe*

D'un coup tran-  
Ché mon pouce, coupé pour un oignon.  
L'extrémité presque arrachée,  
Retenue par comme un chapeau

De peau,  
Un pauvre fichu en lambeaux,  
Blanc blême.  
Et puis cette peluche rouge.

Petit pèlerin,  
Il t'a scalpé, l'Indien.  
Tout droit sorti du cœur  
Ton tapis se déroule

En barbiche de dindon.  
Je l'écrase comme j'empoigne  
Ma fiole de pur alcool,  
Mon flacon qui pétille.

C'est parti pour une cérémonie.  
Un million de soldats  
Tous habillés en rouge  
Accourent comme un seul homme.

Pour quel camp se battent-ils ?  
Dis donc,  
Homunculus, je défaille.  
J'ai pris un cachet vaille que vaille

Contre ce malaise pitoyable  
De papier pelure.  
Saboteur,  
Kamikaze –

La tache sur ta  
Gaze Ku Klux Klan,  
Babouchka,  
Deviens sombre et terne et quand

La pulpe  
En rondeur de ton cœur  
Affronte sa petite  
Meule de silence

Tu fais un de ces bonds –  
Ancien combattant, pousse  
Trépané,  
Moignon, poupée souillon.

## *La voix dans l'orme*<sup>(5)</sup>

*Pour Ruth Fainlight*

Je connais le fond, dit-elle. Je le connais par le pivot de ma grande  
racine :

C'est ce qui te fait peur.

Moi je n'en ai pas peur : je suis allée là-bas.

Est-ce l'océan que tu entends en moi,

Ses griefs, ses insatisfactions ?

Ou la voix du néant qui un jour t'a rendue folle ?

L'amour est une ombre.

Tes pleurs, tes mensonges ne sauraient le retenir

Écoute : ce sont ses sabots : il s'est enfui comme un cheval.

Toute la nuit je galoperai avec la même fougue,

Jusqu'à ce que ta tête soit une pierre, ton oreiller un champ de course

Où l'écho viendra retentir.

À moins que je ne t'apporte le bruit sourd d'un poison ?

Voici la pluie, et ce calme énorme est

Son fruit, couleur de fer-blanc, comme l'arsenic.

J'ai subi les atrocités des couchers de soleil,

Me suis desséchée jusqu'à la racine

Et mes fibres brûlent, et je lève une main de barbelés rouges.

J'explose et mes éclats volent comme des massues.

Un vent d'une telle violence  
Ne tergiverse pas : il faut que je hurle.

La lune non plus n'a pas de pitié : elle voudrait m'attirer  
À elle, stérile et cruelle.  
Sa splendeur me foudroie. Ou peut-être est-ce moi qui l'ai attrapée.

Je la laisse partir. Je la laisse partir  
Plate et diminuée comme après une cure radicale.  
Combien tes mauvais rêves me possèdent, me ravissent.

Je suis cette demeure hantée par un cri.  
La nuit, ça claque des ailes  
Et part, toutes griffes dehors, chercher de quoi aimer.

Je suis terrorisée par cette chose obscure  
Qui sommeille en moi ;  
Tout le jour je devine son manège, je sens sa douceur maligne.

Des nuages passent et se volatilisent.  
Sont-ils les visages de l'amour, ces disparus livides ?  
Est-ce pourquoi j'ai le cœur bouleversé ?

C'est là toute l'étendue de ma connaissance.  
Qu'est-ce donc maintenant que ce visage  
Sanguinaire dans son étranglement de branches ? –

Son sifflement de serpents acides  
Pétrifie la volonté. C'est la faille isolée, l'erreur lente  
Qui tue, qui tue, qui tue.

## *Les danses nocturnes*(6).

Un sourire est tombé dans l'herbe.  
Irrattrapable !

Et tes danses nocturnes, où iront-elles  
Se perdre. Dans les mathématiques ?

De tels bonds, des spirales si pures –  
Cela doit voyager

Pour toujours de par le monde, je ne resterai donc pas  
Totalement privée de beauté, il y a ce don

De ton petit souffle, l'odeur d'herbe  
Mouillée de ton sommeil, les lys, les lys.

Leur chair ne tolère aucun contact.  
Plis glacés d'amour-propre, l'arum,

Le tigre occupé de sa parure –  
Robe mouchetée, déploiement de pétales brûlants.

Tes comètes  
Ont un tel espace à traverser,

Tarit de froid et d'oubli.  
Alors les gestes se défont –

Humains et chauds et leur éclat  
Saigne et s'émiette

À travers les noires amnésies du ciel.  
Pourquoi me donne-t-on

Ces lampes, ces planètes  
Qui tombent comme des bénédictions, des flocons –

Paillettes blanches, alvéoles  
Sur mes yeux, ma bouche, mes cheveux –

Qui me touchent puis disparaissent à tout jamais.  
Nulle part.



## *Coquelicots en octobre*[\(7\)](#)

Même les nuages au soleil de ce matin ne savent inventer de telles jupes  
Ni la femme dans l'ambulance  
Dont le cœur rouge fleurit incroyablement son manteau –

Un don, un don d'amour  
Qu'aucun ciel  
Au feu blafard

Qui brûle son oxyde de carbone, que nuls yeux  
Éteints sous des chapeaux melons  
N'ont jamais demandé –

Oh mon dieu que suis-je  
Si ces bouches tardives s'ouvrent pour crier,  
Dans une forêt froide, une aurore de chardons.

## *Berck-Plage(8)*

### I

C'est donc cela, la mer, cette immensité hors d'usage.  
Le cataplasme du soleil ne peut rien contre ma brûlure.

Dans l'air fusent les couleurs électriques de sorbets  
Puisés dans la glace par les mains gercées de filles blêmes.

Pourquoi est-ce si calme, que veut-on nous cacher ?  
J'ai mes deux jambes et le sourire pour avancer.

Une épaisse couche de sable étouffe les vibrations ;  
Elle s'étend sur des kilomètres et des kilomètres,

Et les voix flottent, immatérielles, diminuées de moitié.  
Le regard vient heurter contre ces surfaces lisses

Qui renvoient comme un boomerang leur vision blesser l'œil.  
Faut-il s'en étonner si lui porte des lunettes noires ?

Faut-il s'en étonner s'il a opté pour une soutane ?  
Ceux qui s'occupent de rassembler leur butin de sardines

Lui présentent la muraille de leurs dos.  
Ils manipulent les losanges vert et noir comme les morceaux d'un corps.

La mer aux serpents nombreux qui avait créé ces cristaux

Se retire en rampant et siffle longuement sa détresse.

## II

Cette botte noire n'a aucune pitié pour personne,  
C'est le corbillard d'un pied mort,

Le noble pied mort et amputé de ce prêtre  
Qui sonde maintenant le puits de son livre,

Le paysage en relief des caractères imprimés.  
Des bikinis obscènes se cachent dans les dunes,

Des seins, des fesses : une confiserie  
Dont les cristaux de sucre titillent la lumière,

Alors qu'une eau verte ouvre un œil  
Malade de tout ce qu'il a englouti –

Des bras, des jambes, des images, des cris. Derrière les bunkers de béton  
Deux amants se décolent de leur étreinte.

Oh faïence blanche de la mer,  
Que de soupirs ravalés, que de sel au fond de la gorge...

Et celui qui regarde, tremblant,  
Tendu comme une longue étoffe

Entre une virulence immobile  
Et une herbe touffue comme une toison pubienne.

## III

Aux balcons de l'hôtel les choses brillent.  
Les choses, les choses –

Des fauteuils roulants aux tubes d'acier, des béquilles en aluminium.  
Et la grande douceur du sel. Pourquoi devrais-je marcher

Plus loin que le brise-lames jonché de coquillages ?  
Je ne suis pas une infirmière, serviable en blouse blanche,

Je ne suis pas un sourire.  
Ces enfants cherchent quelque chose, ils lancent des cris, des hameçons,

Mais mon cœur est trop petit pour panser leur terrible faute.  
Voici le flanc d'un homme : les côtes rouges,

Les nerfs qui jaillissent comme des arbres, et voici le chirurgien :  
Son œil est un miroir –

Une facette de savoir.  
Dans une des chambres, sur un matelas rayé,

Un vieil homme est en train de s'éteindre.  
Sa femme qui pleure ne peut plus rien pour lui.

Où sont les pierres des yeux, jaunes et précieuses,  
Et la langue, saphir de cendre.

#### IV

Sa tête sur la dentelle semble un gâteau de noces.  
C'est un être bien supérieur maintenant.

On se croirait devenu propriétaire d'un saint.

Les infirmières ne sont plus si belles sous leurs coiffes ailées ;

Leur teint s'est rembruni comme des gardénias qui roussissent.  
On a roulé le lit au milieu de la pièce.

C'est donc cela être complet. C'est horrible.  
Porte-t-il un pyjama ou une tenue de soirée

Sous ce drap collé à lui d'où sort son bec paisible,  
Poudré de blanc immaculé ?

On lui a calé la mâchoire avec un livre, croisé les mains  
Qui ne savent plus en serrer d'autres pour dire : au revoir, au revoir.

On a lavé les draps, ils volent dans le soleil  
Et les taies d'oreiller retrouvent leur douceur.

C'est une bénédiction, c'est une bénédiction :  
Le long cercueil de chêne clair comme du savon,

Les étranges porteurs, la date toute nue  
Qui grave dans l'argent ses chiffres sans colère.

## V

Le ciel s'est assombri, les collines comme les vagues d'une mer verte  
Déroulent au loin leurs plis et dissimulent leurs creux,

Les creux où les pensées de l'épouse se bercent –  
Barques pratiques et sans histoires,

Pleines de robes et de chapeaux, de vaisselle et de filles mariées.

Un rideau vacille à la fenêtre ouverte

Au salon de la maison de pierre,  
Vacille et dégouline, cierge pitoyable.

Et c'est la langue du mort : souviens-toi, souviens-toi.  
Il est si loin maintenant, et ses gestes passés

Figés autour de lui comme des meubles, un décor.  
Et la pâleur se joint à la pâleur –

La pâleur des mains et des visages familiers,  
La pâleur déployée des iris fiers,

Fleurs envolées vers le néant lointain : souvenez-vous de nous.  
Les bancs vides de la mémoire veillent les pierres,

Les dalles de marbre aux veines bleues, les bocalx remplis de  
jonquilles.  
C'est tellement beau ici, c'est tellement reposant

## VI

Ces feuillages aux rondeurs incroyables des tilleuls ! –  
Boules vertes en files impeccables, les arbres se rendent à l'église.

La voix du prêtre accueille le corps,  
Lui parle dans l'air ténu,

Et les collines renvoient l'écho des cloches qui se sont tues,  
Un éclat lumineux de blé et de terre grasse.

Quel est le nom de cette couleur? –  
Couleur du sang séché des vieux murs au soleil,

Du sang des vieux moignons, des cœurs carbonisés.  
La veuve, avec son portefeuille noir et ses trois filles,

La veuve nécessaire au milieu des bouquets,  
Enveloppe son visage comme du linge délicat

Qu'elle ne dépliera plus.  
Un ciel, infesté de sourires réservés pour plus tard,

Écoule tous ses nuages.  
Les fleurs des fiançailles épuisent leur fraîcheur ;

Et l'âme est fiancée, fiancée en ce lieu paisible,  
Et le fiancé est rouge et négligent, il n'a pas de visage.

## VII

Derrière la vitre de la voiture  
C'est un monde aimable et inoffensif qui ronronne.

Je suis en noir, je ne bouge pas, dans ce cortège  
Qui glisse au ralenti derrière le fourgon.

Et le prêtre est un vaisseau navré,  
Une morne toile de goudron

Qui suit le cercueil fleuri comme une jolie femme,  
Une armure à ses couleurs, lèvres, seins et paupières

À l'assaut de la colline.

Alors, à travers les barreaux de la cour de l'école,

Les enfants sentent monter l'odeur du cirage noir,

Et tournent leurs visages, lentement, sans un mot,

Et ouvrent grands leurs yeux

Sur une merveille inouïe –

Six chapeaux melons noirs dans l'herbe et un losange de bois,

Un losange de bois et une bouche à nu très rouge et monstrueuse.

En un instant le ciel se déverse dans le trou comme du plasma.

C'est sans appel, il n'y a plus d'espoir.



## *Ariel*

Un moment de stase dans l'obscurité.  
Puis l'irréel écoulement bleu  
Des rochers, des horizons.

Lionne de Dieu,  
Nous ne faisons plus qu'un,  
Pivot de talons, de genoux ! – Le sillon

S'ouvre et va, frère  
De l'arc brun de cette nuque  
Que je ne peux saisir,

Yeux nègres  
Les mûres jettent leurs obscurs  
Hameçons –

Gorgées de doux sang noir –  
Leurs ombres.  
C'est autre chose

Qui m'entraîne fendre l'air –  
Cuisses, chevelure ;  
Jaillit de mes talons.

Lumineuse  
Godiva(9), je me dépouille –  
Mains mortes, mortelle austérité.

Je deviens  
L'écume des blés, un miroitement des vagues.  
Le cri de l'enfant

Se fond dans le mur.  
Et je  
Suis la flèche,

La rosée suicidaire accordée  
Comme un seul qui se lance et qui fonce  
Sur cet œil

Rouge, le chaudron de l'aurore.

## *Mort & C<sup>ie</sup> (10).*

Deux, bien sûr, ils sont deux.  
Ça paraît tout à fait évident maintenant –  
Il y a celui qui ne lève jamais la tête,  
L'œil comme une œuvre de Blake,  
Et affiche

Les taches de naissance qui sont sa marque de fabrique –  
La cicatrice d'eau bouillante,  
Le nu  
Vert-de-gris du condor.  
Je suis un morceau de viande rouge. Son bec

Claque à côté : ce n'est pas cette fois qu'il m'aura.  
Il me dit que je ne sais pas photographier.  
Il me dit que les bébés sont tellement  
Mignons à voir dans leur glacière  
D'hôpital : une simple

Collerette,  
Et leur habit funèbre  
Aux cannelures helléniques,  
Et leurs deux petits pieds.  
Il ne sourit pas, il ne fume pas.

L'autre si,  
Avec sa longue chevelure trompeuse.  
Salaud

Qui masturbe un rayon lumineux,  
Qui veut qu'on l'aime à tout prix.

Je ne bronche pas.  
Le givre crée une fleur,  
La rosée une étoile,  
La cloche funèbre,  
La cloche funèbre.

Quelqu'un quelque part est foutu.

## *Nick et le chandelier*

Mineur. Je suis un mineur et la lumière brûle bleu.  
Des stalactites de cire  
Coulent et se figent, larmes

Sécrétées par l'ennui mortel  
Des entrailles de la terre.  
L'air tourbillonne comme une chauve-souris noire,

M'enveloppe de ses châles en haillons,  
De ses homicides froids  
Aussi poisseux que des raisins secs.

Vieille caverne aux glaçons  
Calcaires, aux vieux échos.  
Même les tritons sont blancs,

De vraies grenouilles de bénitier.  
Et les poissons, les poissons –  
Jésus ! Ce sont des pains de glace,

Des couteaux viciés,  
Des piranhas qui boivent  
À mes orteils vivants

Leur première communion.  
La bougie  
Crache et retrouve sa modeste altitude,

Ses jaunes réchauffent le cœur.  
Ô amour, comment es-tu donc arrivé jusqu'ici ?  
Ô embryon

Qui te souviens, même dans le sommeil,  
De ta position blottie.  
Le sang fleurit clair

En toi, rubis.  
La douleur  
Qui te réveille n'est pas la tienne.

Amour, amour,  
J'ai orné notre caverne de roses,  
De doux tapis –

Reliques victoriennes.  
Les étoiles  
Peuvent dégringoler à la mauvaise adresse,

Les atomes nocifs du mercure  
Peuvent dégouliner  
Dans le puits d'épouvante,

Tu es le seul  
Solide où s'appuient, envieux, les espaces.  
Tu es l'enfant dans l'étable.

## *Gulliver*(11).

Au-dessus de ton corps les nuages passent,  
Là-haut, là-haut, glacés  
Et un peu plats, comme

S'ils flottaient sur une plaque de verre invisible.  
Sans reflets,  
Contrairement aux cygnes ;

Sans attaches,  
Contrairement à toi.  
Tout frais, tout bleus. Pas du tout comme toi –

Toi, couché là sur le dos,  
Les yeux au ciel.  
Les hommes-araignées l'ont capturé,

Roulé, entortillé avec leurs chaînes mesquines,  
Leurs combines –  
Autant de fils de soie.

Comme ils te haïssent,  
Lombrics insignifiants qui s'entretiennent dans la vallée de tes doigts.  
Ils voudraient te faire dormir dans leurs réduits minables,

Conserver cet orteil-ci, cet orteil-là pour leurs reliques.  
Sauve-toi !  
Pose sept lieues entre eux et toi, de ces distances

Inaccessibles comme il en gravite chez Crivelli.  
Que cet œil soit un aigle,  
L'ombre de cette lèvre, un abîme.



## *Arriver(12)*

C'est loin ?  
C'est encore loin ?  
Les roues aux entrailles de gorille  
Gigantesque se meuvent, terreur absolue –  
Cerveaux atroces  
De Krupp(13), gueules noires  
Qui tournent, et le bruit.  
Troue l'Absence ! comme un canon.  
C'est la Russie qu'il me faut traverser, c'est une guerre ou une autre.  
Je traîne mon corps  
En silence dans la paille des wagons.  
L'époque est corrompue.  
De quoi se repaissent-elles, ces roues  
Rivées à leur arc d'horizon comme des dieux,  
À l'inexorable laisse d'argent  
De la volonté. Et leur orgueil !  
Les dieux ne savent que cela : destinations, destinations.  
Je suis une lettre, je vole,  
Adressée à un nom sur une boîte, à deux yeux.  
Y aura-t-il du feu là-bas, y aura-t-il du pain ?  
Ici je n'ai trouvé que de la boue.  
C'est un arrêt de gare, les infirmières  
S'occupent de l'eau du robinet, des voiles, voiles de couvent,  
Frôlent leurs blessés,  
Les hommes dont le sang continue de gicler,  
Bras et jambes entassés hors  
De cette tente où les cris sont sans fin –  
Un hôpital de poupées.

Et les hommes, ce qui reste des hommes  
Pompés par ces pistons, par ce sang,  
Projetés un kilomètre plus avant,  
Une heure plus loin –  
Une dynastie de flèches brisées !  
C'est loin ?  
J'ai les pieds couverts d'une boue  
Épaisse, rouge et glissante.  
C'est la côte d'Adam  
Cette terre d'où je sors, et je suis au supplice.  
Je ne peux me libérer, et le train crache sa fumée,  
Fume et respire, les dents  
Prêtes comme celles d'un démon.  
Il y a bien une minute au bout de tout ça,  
Une minute, une goutte de rosée.  
C'est loin ?  
C'est si petit  
Là où je vais, pourquoi tous ces obstacles –  
Le corps de cette femme,  
Sa robe carbonisée et son masque de mort  
Que pleurent des religieuses, des enfants aux couronnes de fleurs.  
Et maintenant des détonations –  
Foudre et fusil,  
Le feu entre nous.  
N'y a-t-il pas de lieu paisible,  
Quelque part une ronde de l'air  
Intouché, intouchable ?  
Le train se traîne, il hurle –  
Animal  
Fou parti pour la destination,  
La tache de sang,  
Le visage d'après le signal lumineux.

J'enterrerai les blessés comme des chrysalides,  
Je compterai puis j'enterrerai les morts.  
Que leurs âmes se tordent dans une rosée  
Comme de l'encens sur mon passage.  
Les wagons se balancent, berceaux, berceaux.  
Et moi, je quitte cette peau  
De vieux pansements, d'ennuis, ces vieux visages

Pour te rejoindre depuis la voiture noire du Léthé,  
Aussi pure qu'un bébé.

## *Méduse(14)*

Loin de cette langue de terre obstruée de cailloux,  
Tournant de l'œil à la vue des cannes blanches,  
Recueillant l'incohérence de l'océan au creux de l'oreille,  
Tu héberges le trouble en ta tête – sphère divine,  
Cristallin charitable,

Pendant que tes doublures  
S'accrochent frénétiquement à l'ombre de ma coque,  
Pressantes comme des cœurs,  
Stigmates rouges en plein centre,  
Et chevauchent les flots déchirés jusqu'au plus près du point de départ,

Laissant flotter leur chevelure de Sauveur.  
Me suis-je vraiment tirée d'affaire ?  
Le fil de ma pensée s'entortille autour de toi,  
Vieil ombilic ventouse, câble transatlantique,  
Et mon esprit se préserve, il semblerait, par pur miracle.

En tout cas, tu es toujours là,  
Souffle fébrile au bout de ma ligne,  
Rondeur aqueuse qui se précipite,  
Ravie, reconnaissante, sur la perche que je n'ai pas tendue,  
Et tu touches et tu sucés.

Je ne t'ai pas appelée.  
Je ne t'ai même jamais sonnée du tout.  
Pourtant, pourtant,

Tu t'es lancée sur moi à toute vapeur,  
Avec ton rouge gluant, placenta

Paralysant les ardeurs des amants.  
Cobra illuminé  
Du souffle arraché aux cloches sanglantes  
Des fuchsias. Je ne respirais plus,  
Morte, fauchée,

Surexposée comme un rayon X.  
Pour qui donc te prends-tu ?  
Une hostie, une ortie, une adipeuse Marie ?  
Tu ne me feras plus rien avaler,  
Bouteille dans quoi je vis,

Vatican de malheur.  
Ce bain chaud salé me rend malade à crever  
Tes désirs verts comme des eunuques  
Sifflent mes péchés.  
De l'air, va-t'en, tu poisses, tentacule !

Il n'y a rien entre nous.

## *La lune et le cyprès(15)*

Cette lumière est celle de l'esprit, froide et planétaire,  
Et bleue. Les arbres de l'esprit sont noirs.  
L'herbe murmure son humilité, dépose son fardeau de peine  
Sur mes pieds comme si j'étais Dieu.  
Une brume capiteuse s'est installée en ce lieu  
Qu'une rangée de pierres tombales sépare de ma maison.  
Je ne vois pas du tout où cela peut mener.

La lune n'offre aucune issue, c'est un visage morne  
D'une blancheur d'os effroyable.  
Elle traîne derrière elle l'océan comme un crime obscur ; elle est calme,  
Trou béant de désespoir total. J'habite ici.  
Deux fois tous les dimanches les cloches ébranlent le ciel –  
Huit langues puissantes annoncent la Résurrection.  
À la fin, seul vibre le son grave de leur renommée.

Le cyprès se dresse alors, gothique.  
Aux yeux levés sur lui, il désigne la lune.  
La lune est ma mère. Elle n'a pas la patience de Marie.  
Son vêtement bleu laisse échapper chauves-souris et hiboux.  
Je voudrais tellement pouvoir croire à la tendresse –  
Au visage de cette effigie, adouci par la lueur des cierges,  
Qui poserait sur moi son regard bienveillant.

Je suis tombée de trop haut. Des nuages fleurissent,  
Mystiques et bleus, à la face des étoiles.  
Dans l'église les saints doivent être tout bleus,  
À frôler les bancs glacés de leurs pieds délicats,

Et leurs mains et leur visage tout engourdis de sainteté.  
La lune ne voit rien de tout cela. Elle est chauve, elle est cruelle.  
Et le message du cyprès n'est que ténèbres – ténèbres et silence.

## *Cadeau d'anniversaire*

Qu'est-ce que c'est, sous ce voile, quelque chose de laid, quelque chose de beau ?

Cela miroite : cela a-t-il des seins, des contours ?

Je suis sûre que c'est unique, sûre que c'est exactement ce que je veux.  
Tranquille affairée dans ma cuisine, je sens cela qui m'observe, cela qui pense

« Est-ce pour elle que je suis là, à elle que je dois apparaître, elle  
L'élue, cette femme aux cernes noirs sous les yeux, à la cicatrice ?

Celle-là qui mesure la farine, retranche l'excédent de pâte  
Et se conforme aux lois, aux lois, aux lois.

Est-ce donc à elle que je dois faire mon annonce ?  
Mon dieu, c'est trop drôle ! »

Sans cesser de miroiter, et je crois bien que cela me veut moi.  
Je ne rechignerai pas, qu'il s'agisse d'un os ou d'un bouton de nacre.

Je n'ai, de toute façon, aucun désir de cadeau cette année.  
Après tout je ne suis jamais en vie que par accident.

Et cette fois je me serais tuée avec joie par n'importe quel moyen.  
Mais il y a ces voiles avec leur miroitement de rideaux,

Le satin diaphane d'une fenêtre de janvier



Aussi blanc que literie de bébé, le scintillement d'un souffle de mort. Ô  
ivoire !

Ce doit être une défense ou une colonne fantôme.  
Ne vois-tu pas que cela m'est égal.

Ne vas-tu pas me le donner ?  
Il ne faut pas avoir honte, ça ne me gêne pas si c'est petit.

Épargne-moi tes mesquineries, je suis prête pour l'énormité.  
Asseyons-nous autour, face à face, admirons ses reflets,

Son lustre, son éclat changeant.  
Prenons là notre dernier repas, comme sur un plateau d'hôpital.

Je sais pourquoi tu ne veux pas me le donner,  
Tu as peur

Que le monde explose dans un hurlement, et ta tête avec,  
Antique blason en cuivre, en relief,

Miracle à préserver pour tes arrière-petits-enfants.  
Ne crains rien, cela n'arrivera pas.

Je vais seulement le prendre et l'emporter dans mon coin.  
Tu ne m'entendras pas l'ouvrir, pas de papier craquer,

Pas de rubans tomber, pas de cri pour finir.  
Mais tu ne me crois sûrement pas capable d'une telle discrétion.

Si seulement tu savais combien de jours ces voiles m'ont tués.  
Pour toi ils ne sont que transparences, de l'air limpide.

Mais mon dieu, les nuages sont comme du coton  
En troupes armées. C'est de l'oxyde de carbone.

Et je l'aspire en douceur, en douceur  
J'emplis mes veines d'invisible, d'un million d'atomes

De poussière probable qui soustraient les années à ma vie.  
Tu portes un costume argenté pour l'occasion. Ô machine à calculer –

T'est-il impossible de laisser une fois quelque chose t'échapper,  
t'échapper totalement ?  
Dois-tu vraiment tout estamper de pourpre,

Tuer tout ce que tu peux tuer ?  
Je ne désire qu'une seule chose aujourd'hui et toi seul peux me l'offrir.

C'est là, à ma fenêtre, aussi gros que le ciel.  
Cela respire entre mes draps, au centre mort et glacé

Où les vies déchirées se figent et durcissent pour devenir de l'histoire.  
Ne me l'envoie pas par la poste, miette à miette.

Ne me l'envoie pas dire ou j'aurai soixante ans d'ici  
À ce que ça me parvienne, je ne saurais plus qu'en faire.

Une seule chose : baisse donc enfin ce voile, ce voile, ce voile.  
Et si c'est la mort

J'en admirerai la gravité profonde, l'œil perpétuel.  
Je saurai que tu étais sincère.

Il y aurait de la noblesse à cela, il y aurait un anniversaire.

Le couteau ne découperait rien, il pénétrerait

Aussi pur et net que le cri d'un bébé,  
Et alors l'univers glisserait de mon corps.

## *Lettre en novembre*

Mon amour, le monde  
Tourne, le monde se colore. Le réverbère  
Déchire sa lumière à travers les cosses  
Du cytise ébouriffé à neuf heures du matin.  
C'est l'Arctique,

Ce petit cercle noir ;  
Ses herbes fauves et soyeuses – des cheveux de bébé.  
L'air devient vert, un vert  
Très doux et délicieux.  
Sa tendresse me reconforte comme un bon édredon.

Je suis ivre, bien au chaud.  
Je suis peut-être énorme,  
Si bêtement heureuse  
Dans mes bottes en caoutchouc,  
À patauger dans ce rouge si beau, à l'écraser.

Je suis ici chez moi.  
Deux fois par jour  
J'arpente ma terre, je flaire  
Le houx barbare,  
Son fer viride et pur,

Et le mur des vieux cadavres.  
Je les aime.  
Je les aime comme l'histoire.

Puis les pommes d'or,  
Imagine –

Imagine mes soixante-dix arbres  
Dans une épaisse et funèbre soupe grise  
Occupés à retenir leurs balles d'or éclatant,  
Leur million  
De feuilles métalliques, haletantes.

Ô amour, ô célibat<sup>(16)</sup>  
Je suis seule avec moi,  
Trempée jusqu'à la taille.  
L'or irremplaçable  
Saigne et s'assombrit, gorge des Thermopyles.

## *Rivalité*(17)

Si la lune souriait, elle te ressemblerait.  
Vous laissez la même drôle d'impression  
De beauté et de quelque chose de mortel.  
L'usage de la lumière est votre grande affaire.  
Seulement sa bouche à elle se désole pour le monde, pas la tienne.

Toi tu as d'abord le don de tout changer en pierre.  
C'est dans un mausolée que je m'éveille ; tu es là,  
Tu tapotes des doigts la table de marbre, tu veux fumer ;  
Tu as la rancune tenace des femmes, un peu de leur nervosité,  
Et tu meurs d'envie de dire quelque chose de définitif.

La lune aussi humilie ses sujets,  
Mais le jour elle est ridicule.  
Par contre tes griefs, tes insatisfactions  
Arrivent régulièrement, affectueusement par la poste,  
Expansifs comme l'oxyde de carbone.

Il ne se passe pas un jour sans nouvelles de toi,  
Tu te promènes peut-être en Afrique, mais tu ne m'oublies pas.

## *Papa(18).*

Tu ne me vas pas, tu ne me vas plus,  
Soulard noir dans quoi j'ai vécu  
Comme un pied depuis trente ans,  
Blanche et démunie, dans la crainte  
De respirer et d'éternuer.

Papa, il a fallu que je te tue.  
Tu es mort sans m'en laisser le temps –  
Marbre plein, tonnes de Dieu,  
Statue de malheur à l'orteil gris  
Aussi gros qu'un phoque de Frisco

Et la tête dans cet Atlantique d'épouvante  
Où se déverse un vert morveux dans le bleu  
Des eaux de Nauset, merveilleux.  
Je priais que l'on te repêche de ton trou.  
Ach, du.

Dans la langue allemande, dans la ville polonaise  
Anéantie au laminoir  
Des guerres, des guerres, des guerres.  
Mais le nom de cette ville est légion.  
Mon ami polack

Dit qu'il y en a une douzaine sinon deux.  
Alors je n'ai jamais pu savoir  
Où tu avais posé le pied, pris racine,

Je n'ai jamais pu te parler.  
Les mots restaient coincés dans ma gorge,

Coincés dans un piège de fils barbelés  
Ich, ich, ich, ich,  
Je pouvais à peine prononcer.  
Je prenais tous les Allemands pour toi  
Et je trouvais la langue obscène.

C'était une machine haletante,  
Une machine qui m'emportait comme un juif,  
Un juif à Dachau, à Auschwitz, à Belsen.  
Je me suis mise à parler comme une juive.  
Il se peut bien que je sois juive.

Les neiges du Tyrol, la bière d'or pâle de Vienne  
Ne sont ni si pures ni si vraies.  
Avec mon aïeule tzigane et ma chance un peu louche,  
Avec mes tarots, avec mes tarots,  
Oui je suis peut-être un brin juive.

Et j'ai toujours eu peur de toi,  
Toi et ta Luftwaffe, ta fureur, ton charabia,  
Toi et ta moustache impeccable,  
Ton œil aryen et ton panzer, ton œil  
Bleu qui brille, ton panzer, Ô Toi –

Non pas Dieu mais un svastika  
Si noir qu'aucun ciel ne le verrait sans hurler.  
Toutes les femmes adorent un Fasciste,  
Les coups de botte dans la figure, le cœur  
De brute brutale d'une brute comme toi.



Debout devant le tableau noir, papa,  
Sur la photo que j'ai de toi,  
Tu as le menton fendu au lieu du pied  
Mais tu n'en es pas moins le démon pour autant,  
Pas moins celui qui a déchiré de ses dents,

Tranché en deux mon petit cœur d'enfant.  
J'avais dix ans quand ils t'ont enterré.  
À vingt ans j'ai voulu mourir  
Pour te rejoindre joindre joindre.  
Je croyais que mes os sauraient t'atteindre.

Mais ils m'ont sortie de force du sac,  
Et ils ont recollé les morceaux  
Et j'ai vu ce que j'avais à faire.  
J'ai fabriqué sur mesure un modèle de toi,  
Un homme en noir aux yeux Meinkampf,

Un expert passionné de la roue et du fouet.  
Et j'ai marché.  
Mais aujourd'hui tout ça papa c'est terminé.  
Le téléphone noir est décroché,  
Les voix ne grouilleront plus à travers le combiné.

Si j'ai tué un homme alors j'en ai tué deux –  
Deux avec le vampire qui disait être toi  
Et s'abreuvait de mon sang. Ça a duré un an,  
Sept ans, si tu veux le savoir.  
Maintenant papa tu peux te rallonger.

Il y a un pieu planté dans ton gros cœur tout noir  
Et les gens du village ne t'ont jamais aimé.

Ils te dansent dessus et tapent, tapent du pied.  
Ils ont toujours su que c'était toi, oui, toi,  
Papa, papa, fumier, c'est terminé.

## *Tu es*[\(19\)](#)

Le plus heureux des clowns, sur les mains,  
Les pieds dans les étoiles, le crâne rond comme la lune,  
Avec tes ouïes de poisson dans l'eau. Averti du bon sens  
Du dodo, l'enfant do.  
Enroulé sur toi-même telle une pelote de laine,  
Occupé à tirer à toi ta nuit comme le hibou.  
Muet comme un topinambour du quatre juillet  
Au premier avril,  
Oh mon glorieux, mon petit pain.

Flou comme la brume, guetté comme un colis.  
Et plus lointain que l'Australie.  
Notre Atlas au dos courbé, notre crevette voyageuse.  
Un bourgeon douillet à son aise  
Comme un hareng dans son bocal.  
Une nasse frétilante d'anguilles.  
Nerveux comme une fève sauteuse.  
L'évidence telle une addition juste.  
Une ardoise nette, avec ton visage dessus.

## *39,5°de fièvre(20).*

Pure ? Qu'est-ce que ça veut dire ?  
Les langues de l'enfer  
Sont mornes, aussi mornes que la langue

Triple du morne et gros Cerbère  
Qui halète à la porte. Incapable  
De lécher, incapable de laver

Le tendon fébrile, le péché, le péché.  
L'amadou gémit.  
Cette odeur indélébile

D'une bougie mouchée !  
Amour, amour, de moi sortent ramper en volutes  
Des fumées comme les écharpes d'Isadora, j'ai peur

Qu'une écharpe aille se prendre dans la roue.  
Des fumées si jaunes, si pleines de fiel  
Créent leur propre élément. Elles ne s'élèvent pas,

Leur masse vengeresse fait le tour du globe,  
Étouffe les vieillards et les humbles,  
Le faible

Nouveau-né dans son berceau,  
L'orchidée atroce  
Qui suspend son jardin suspendu dans l'air,

Léopard du diable !  
Les radiations l'ont brûlée à blanc  
Et tuée en moins d'une heure.

Les corps adultères sont roulés dans une poussière noire  
Comme la cendre d'Hiroshima, et dévorés.  
Le péché, le péché.

Mon chéri, toute la nuit  
J'ai tremblé, j'ai tremblé.  
Les draps pèsent comme une étreinte obscène.

Trois jours. Trois nuits.  
Eau et citron, eau et poulet,  
L'eau me donne la nausée.

Je suis trop pure pour toi et pour qui que ce soit.  
Ton corps  
M'offense comme ce monde offense Dieu. Je suis un lampion –

Ma tête une lune  
De papier japon, ma peau de l'or battu  
Infiniment raffiné, infiniment luxueux.

Ma chaleur ne t'ébahit-elle pas. Et ma lumière.  
Je suis à moi seule un immense camélia  
Qui rougeoie, qui vient et qui va, de bouffée en bouffée.

Je crois que je vais me lever,  
Je crois que je peux m'élever  
Les grains de métal brûlant volent et moi, amour, moi

Je suis une vierge  
De pur acétylène  
J'ai mon escorte de roses,

De baisers, de chérubins,  
Et tout ce que ces choses roses peuvent bien signifier.  
Pas toi, ni lui

Ni celui-ci, ni celui-là  
(Ces visages de moi se dissolvent, vieux jupons de putain)  
Pour le Paradis.

## *L'assemblée aux abeilles*[\(21\)](#)

Quelle est cette assemblée qui s'avance vers moi sur le pont ? Ce sont  
les gens du village –

Le pasteur, la sage-femme, le bedeau, le marchand d'abeilles.

Je n'ai sur moi qu'une robe d'été sans manches, rien pour me protéger,

Eux sont tous bien gantés bien couverts, mais pourquoi est-ce qu'on ne  
m'a rien dit ?

Ils sourient, relèvent des voiles fixés à des chapeaux anciens.

Et moi je suis nue comme le cou d'un poulet, est-ce que personne ne  
m'aime ?

Si, il y a la secrétaire des abeilles dans sa blouse blanche

Qui vient me boutonner les poignets, boutonner mon habit du cou  
jusqu'aux genoux.

Maintenant je ressemble à un laitron soyeux, les abeilles ne me verront  
même pas.

Elles ne sentiront pas ma peur, elles ne sentiront pas ma peur.

Comment savoir qui est le pasteur à présent, est-ce cet homme en noir ?

Est-ce bien la sage-femme, est-ce son manteau bleu ?

Tout le monde hoche une tête noire et carrée : chevaliers en visière

Et plastrons de grosse toile noués sous les aisselles.

Leurs sourires, leurs voix changent. On me conduit dans un champ de  
fèves.

Clins d'œil humains des bandes de papier aluminium,

Éventails de plumeaux aux mains moites dans un océan de fleurs de  
fèves,

Fleurs crémeuses aux yeux noirs, aux feuilles comme des cœurs qui  
s'ennuient.

Est-ce que ce sont des caillots de sang que les vrilles hissent en haut de  
cette corde ?

Non, non, ce sont des fleurs écarlates que l'on pourra manger un jour.

Et maintenant ils me donnent un chic chapeau italien en paille blanche  
Et un voile noir pour ajuster à mon visage ils font de moi l'une des  
leurs.

Ils me guident jusqu'au bouquet d'arbres maigres, au cercle des ruches.

Est-ce l'aubépine qui sent si fort la maladie ?

L'aubépine stérile en train d'éthériser ses enfants ?

Est-ce qu'une opération va avoir lieu ?

C'est le chirurgien que mes voisins attendent

Cette apparition en casque vert,

Gants lumineux et blanc costume.

Ou est-ce le boucher, l'épicier, le facteur, quelqu'un que je connais ?

Impossible de m'enfuir en courant, je suis enracinée et les ajoncs me  
blessent

Avec leurs jaunes enflés, leur arsenal de pointes.

Si je me mets à courir maintenant il me faudra courir toute ma vie.

La ruche blanche est aussi douillette qu'une vierge,

Ses alvéoles, son miel bien scellé elle fredonne doucement.

Une écharpe de fumée s'enroule autour des arbres.

L'esprit de la ruche pense que c'est la fin de tout.

Les voilà, les pionnières, sur leurs élastiques hystériques.

Si je reste immobile, elles me prendront pour du cerfeuil,

Pour une tête crédule qui ne craint pas leur animosité,

Un drôle de personnage au milieu d'une haie.

Les gens du village ouvrent les chambres, ils cherchent la reine.

Se cache-t-elle ou mange-t-elle du miel ? Elle est très astucieuse.



Elle est vieille, elle est vieille, elle a encore toute une année à vivre, et elle le sait.

Dans leurs cellules étroites comme le petit doigt les vierges princesses

Rêvent d'un duel qu'elles ne manqueront pas de gagner,

Un rideau de cire les sépare du vol de l'élue,

Le vol en hauteur de la tueuse vers un paradis qui la vénère.

Les gens du village émeuvent les princesses, il n'y aura pas de meurtre.

La vieille reine ne se montre toujours pas, est-elle si ingrate ?

Je suis épuisée, épuisée –

Pilier de blancheur dans une ténèbre de couteaux.

Je suis du magicien la petite fille qui ne bronche pas.

Les gens du village défont leurs déguisements, échangent des poignées de mains.

Pour qui est cette longue boîte blanche sous les arbres, qu'ont-ils donc accompli, pourquoi ai-je si froid.

## *Livraison de la boîte aux abeilles*

C'est ma commande, cette boîte en bois aux contours nets,  
Carrée comme un tabouret et presque impossible à soulever.  
On dirait le cercueil d'un nain  
Ou d'un bébé trapu  
Si ça ne faisait pas un tel vacarme à l'intérieur.

La boîte est scellée, il y a danger.  
Il va me falloir passer toute la nuit en sa présence,  
Je ne peux pas m'en éloigner un seul instant.  
Il n'y a pas d'ouverture, je ne vois pas ce qu'elle contient.  
Il n'y a pas d'issue, juste une petite grille

Où j'applique mon œil.  
C'est obscur, l'obscur  
Sensation d'un grouillement de mains africaines  
Minuscules qu'on a réduites pour l'exportation,  
Noir sur noir à gravir la paroi de colère.

Comment vais-je pouvoir les faire sortir ?  
C'est ce bruit surtout qui me remplit d'épouvante,  
Ces syllabes inintelligibles.  
De quelle foule romaine s'agit-il,  
Chacune séparément si petite, mais toutes ensemble, oh mon dieu !

Quelle fureur gronde en latin à mon oreille ?  
Je ne suis pas César.  
J'ai tout bonnement commandé une horde démente.

Elles peuvent retourner d'où elles viennent.  
Elles peuvent mourir dans leur boîte si je veux.

Je me demande si elles ont faim.  
Et est-ce qu'elles me remarqueraient seulement  
Si je leur ouvrais et m'immobilisais pour devenir un arbre ?  
Il y aurait le cytise et ses blondes colonnades,  
Il y aurait les jupons du cerisier.

Peut-être ne me verraient-elles même pas  
Dans mon habit de lune, derrière mon voile de deuil.  
Je ne suis pas source de miel  
Alors pourquoi les intéresserais-je ?  
Demain je suis bonne comme le bon dieu, je les libère.

Cette boîte, ce n'est que temporaire.

## *Dards*

Les mains nues, je tends les rayons de miel.  
L'homme a des sourires blancs, les mains nues,  
Nos gants de toile restés tout doux, tout propres,  
Le sang qui bat à nos poignets défie les lys.  
Il y a

Un millier d'alvéoles claires entre lui et moi,  
Huit rayons de petites tasses jaunes,  
Et la ruche elle-même est une tasse à thé  
Blanche ornée de fleurs roses  
Qu'avec un amour excessif j'ai peintes

En pensant « de la douceur, de la douceur ».  
Les cellules du couvain grises comme des coquillages fossiles  
Me terrorisent, elles ont l'air tellement vieilles.  
Serais-je en train d'acheter de l'acajou véreux ?  
Y a-t-il vraiment une reine à l'intérieur ?

Elle doit être si vieille  
Sous le châle déchiré de ses ailes, le corps svelte  
Dépouillé de ses velours –  
Pauvre et nue et si peu royale et même scandaleuse.  
Je suis là, dans une colonne

De femmes ailées nullement miraculeuses,  
Esclaves du miel.  
Moi je ne suis pas une esclave

Même si depuis des années j'avale de la poussière  
Et j'essuie des assiettes avec mon épaisse chevelure.

Même si j'ai vu mon étrangeté s'évaporer  
Comme une rosée bleue quitte une peau dangereuse.  
Vont-elles me haïr  
Ces femmes toujours empressées,  
Toujours aux nouvelles de la cerise en fleur, du trèfle en fleur ?

C'est bientôt terminé.  
Je possède le contrôle.  
Voilà mon usine à miel,  
Elle fera son travail sans y penser,  
Ouvrte au printemps, vierge laborieuse,

Elle ira récurer les têtes crémeuses  
Comme la lune, à cause de sa poudre d'ivoire, la mer.  
Une troisième personne nous observe.  
Cet individu n'a rien à voir ni avec le marchand d'abeilles ni avec moi.  
Il disparaît

En huit grands bonds, grand bouc émissaire.  
Voilà sa pantoufle, et voilà l'autre,  
Et là le carré de tissu blanc  
Qui lui tenait lieu de chapeau.  
Il était doux,

La sueur de ses efforts une pluie épuisée  
De soutirer au monde la promesse d'un fruit.  
Les abeilles l'ont démasqué,  
Se sont collées à ses lèvres comme des mensonges,  
Ont brouillé les traits de son visage.

Elles pensaient que la mort méritait bien ça, mais moi  
Je dois me retrouver, et je dois retrouver une reine.  
Est-elle morte, est-elle endormie ?  
Où est-elle allée,  
Celle au corps de lionne rouge, aux ailes de verre ?

Elle vole, elle vole maintenant,  
Plus atroce que jamais, rouge  
Cicatrice au ciel, comète rouge  
Au-dessus de la machine qui l'a tuée –  
Le mausolée, la maison de cire.

## *Passer l'hiver*

C'est la saison tranquille, rien ne bouge, rien n'arrive.  
J'ai envoyé valser les forceps de la sage-femme,  
J'ai mon miel,  
Six pots bien pleins,  
Six yeux de chat dans la cave

Qui passent l'hiver dans une ténèbre sans fenêtre  
Au cœur de la maison  
À côté de la confiture rance de l'ancien locataire  
Et des bouteilles où le vide scintille –  
Le gin de M. Untel.

Je n'ai jamais mis les pieds dans cette pièce.  
Je ne pourrais jamais respirer dans cette pièce.  
Le noir s'y recroqueville comme une chauve-souris,  
Il n'y a aucune lumière  
Sinon la faible lueur jaune, chinoise

De la torche projetée sur des objets navrants –  
Bêtise noire. Pourriture.  
Propriété.  
Ce sont eux qui me possèdent en réalité.  
Ni cruels, ni indifférents,

Stupides.  
C'est la saison dure pour les abeilles résistantes – abeilles  
Si lentes que j'ai du mal à les reconnaître,

En rang comme des soldats  
Devant la soucoupe de sirop

Déposée en échange du miel que j'ai pris.  
C'est grâce à Tate & Lyle(22) qu'elles tiennent bon,  
Cette neige raffinée.  
C'est de Tate & Lyle qu'elles vivent à présent, et non pas des fleurs.  
Elles y consentent. Le froid s'est installé.

Elles se pelotonnent en une seule masse compacte,  
Noir  
Esprit contre tout ce blanc.  
Le sourire de la neige est blanc.  
Il s'étend comme la ville de Meissen longuement,

Jusqu'aux journées plus chaudes  
Où elles ne pourront que transporter leurs mortes.  
Les abeilles sont toutes femmes,  
Des servantes, et la longue dame royale.  
Elles se sont débarrassées des hommes,

Malotrus maladroits, empotés sans finesse.  
C'est pour les femmes que l'hiver existe –  
La femme paisible qui tricote  
Près du berceau en noyer d'Espagne,  
Son corps est un bulbe au milieu du froid, trop gourde pour penser.

La ruche survivra-t-elle, les glaïeuls  
Réussiront-ils à couvrir leurs feux  
Jusqu'au Nouvel An?  
Quel goût auront-elles, les roses de Noël?  
Volent les abeilles. Elles goûtent le printemps.



## *Le pendu*([23](#))

Par la racine de mes cheveux un dieu s'est emparé de moi.  
J'ai grésillé dans ses volts bleus comme un prophète du désert.

Comme une paupière de lézard la nuit s'est fermée d'un bruit sec :  
Le monde n'est plus qu'un long jour blanc dans une cavité sans ombre.

Un ennui rapace a cloué ma vie à cet arbre.  
S'il était moi, il ferait ce que moi j'ai fait.

## *Petite fugue*

Le cyprès agite ses doigts noirs ;  
Des nuages froids glissent par-dessus.  
Ainsi les sourds-muets, en pure perte,  
Font-ils signe aux aveugles.

J'aime ces appels obscurs.  
L'anonymat de ce nuage informe à présent !  
Aussi blanc que le blanc de l'œil !  
L'œil du pianiste aveugle

Qui partageait ma table pendant cette traversée,  
Il cherchait sa nourriture  
Du bout des doigts qu'il avait en museaux de fouines.  
Je ne pouvais pas ne pas le regarder.

Il entendait parfaitement Beethoven :  
Cyprès noir, nuage blanc,  
Toutes ces complications d'horreur  
Les doigts piégés dans un tumulte de clefs.

Ainsi les aveugles ont-ils le sourire  
Vide et idiot comme une assiette.  
Je suis jalouse de tant de bruit,  
De la haie de cyprès de la Grosse Fuge.

La surdité, c'est autre chose.  
Quelle sombre cheminée, mon père !

J'ai ta voix plein les yeux,  
Noire, entourée d'arbres, comme dans mon enfance,

Les cyprès en rangs de tes ordres,  
Gothiques, barbares, allemands.  
Les morts en pleurent encore.  
Je ne suis coupable de rien.

Le cyprès, mon Sauveur d'alors,  
N'est-il pas aussi torturé ?  
Et toi, pendant la Grande Guerre  
Tu découpais des saucisses

Chez ce traiteur californien !  
Leur couleur hante mon sommeil,  
Rouge, marbrée comme des cous tranchés.  
Il y avait un tel silence !

Le grand silence d'un autre ordre.  
J'avais sept ans, je ne savais rien.  
Le monde avait lieu.  
Toi tu n'avais qu'une jambe, et la pensée prussienne.

Aujourd'hui des nuages semblables  
Déploient leurs linceuls vacants.  
Tu n'as rien à dire ?  
Moi je boîte de la mémoire.

Je me souviens d'un œil bleu,  
D'une mallette de mandarines.  
Alors il y avait quelqu'un !  
Et la mort a ouvert, noire comme un arbre noir.

Je survis à tout ce temps-là,  
J'organise mes matinées.  
Voilà mes doigts, et voici mon bébé.  
C'est une robe de mariée si blême, ces nuages.

## *Les années*

Elles entrent comme des animaux venus de l'espace  
Cosmique du houx aux feuilles épineuses  
Qui ne sont pas les pensées du yogi en moi  
Mais du vert et de l'obscur si purs  
Qu'elles gèlent et se figent.

Ô Dieu, je ne suis pas comme toi  
Dans le vide de ta nuit  
Où se collent les étoiles, stupides confettis.  
L'éternité m'ennuie,  
Je n'en ai jamais voulu.

Ce que j'aime de toute mon âme c'est  
Le piston en action –  
À en mourir.  
Et les sabots des chevaux,  
Leur écume sans pitié.

Et toi, grande Stase –  
Qu'y a-t-il de si grand dans tout ça !  
Est-ce un tigre cette année, ce qui rugit à la porte ?  
C'est un Christus,  
L'atroce

Mors-de-dieu en lui  
Qui se languit de voler, d'en finir ?  
Les baies sanglantes sont elles-mêmes, parfaitement immobiles.

Les sabots n'attendent pas,  
Au lointain bleu les pistons sifflent.

## *Les mannequins de Munich*

La perfection est atroce, elle ne peut pas avoir d'enfants.  
Froide comme une bourrasque de neige, elle colmate les entrailles

Là où les cyprès sifflent comme des hydres.  
L'arbre de vie, l'arbre de vie

Libère chaque mois sa lune, en vain.  
Le flux de sang est flux d'amour,

Sacrifice absolu.  
Cela signifie : il n'y aura d'autre idole que moi,

Moi et toi.  
Alors, pris à leur charme sulfureux, leurs sourires,

Ces mannequins font ce soir leur révérence  
À Munich, morgue entre Paris et Rome,

Nus et lisses sous leurs fourrures,  
Sucettes juchées sur un bâton d'argent,

Insupportables et sans cervelle.  
La neige déverse ses lambeaux de ténèbre,

Il n'y a personne alentour. Dans les hôtels  
Des mains doivent ouvrir des portes,

Déposer pour qu'on les lustre au cirage noir  
Des chaussures où enfouir demain de larges orteils.

Oh l'ennui de ces fenêtres casanières,  
Ces dentelles de bébé, ces feuilles de houx en sucre,

Ces gros Allemands qui dorment dans leurs chopes toujours pleines.  
Et ces téléphones noirs accrochés à leur clou

Et qui scintillent  
Et qui scintillent et qui digèrent

Le silence. La neige n'a pas de voix.



## *Totem*

Le moteur va tuer le rail, le rail est d'argent  
Et s'étire jusqu'à l'horizon. Il sera dévoré de toute façon.

Sa course est vaine.  
Au crépuscule il y a la beauté des champs noyés,

Et l'aube habille d'or les fermiers comme les cochons.  
Ils tanguent doucement dans leurs costumes solides,

Les tours blanches de Smithfield(24) devant eux,  
L'esprit rempli de croupes grasses et de sang.

Il n'y a pas de pitié dans l'éclat des couperets,  
La guillotine du boucher qui murmure : « Avec ceci, avec ceci ? »

Dans le saladier avec la vie avortée du lièvre  
Tout embaumé d'épices, sa tête mise de côté,

Sa fourrure, son humanité écorchées.  
Mangeons-le comme le placenta de Platon,

Mangeons-le comme le Christ.  
Voilà des gens qui étaient importants –

Leurs yeux ronds, leurs dents, leurs grimaces  
Au bout d'un bâton qui cliquette et claque, sornette, faux serpent.

Le capuchon du cobra va-t-il m'épouvanter –  
La solitude de son œil, l'œil des montagnes

Où le ciel défile sempiternellement ?  
Le monde a la chaleur du sang et le monde est personnel

Dit l'aube en rougissant.  
Il n'y a pas de terminus, il n'y a que des valises

D'où se déplie la même identité comme un costume  
Brillant d'usure, aux poches pleines de vœux,

D'opinions et de billets, de courts-circuits et de miroirs.  
Je suis folle crie l'araignée en agitant ses bras nombreux.

En vérité elle est atroce,  
Multipliée dans les yeux des mouches.

Elles bourdonnent comme des enfants bleus  
Dans les filets de l'infini,

Et finissent ligotées par la corde de la seule mort,  
La mort aux bâtons innombrables.

## *Paralytique*([25](#))

C'est arrivé. Cela durera-t-il ? –  
Mon esprit est un rocher,  
Je n'ai plus de doigts pour rien saisir, plus de langue  
Et mon dieu est ce poumon d'acier

Qui m'aime et fait le vide et fait le plein  
De mes deux sacs  
À poussière,  
Ne me laissera pas

Rechuter  
Quand dehors le jour flotte comme un long serpent.  
La nuit apporte des violettes,  
Des tapisseries d'yeux ronds,

De lumières,  
La douce conversation  
Des anonymes : « Tu vas bien ? »  
Et la raideur d'amidon de cette poitrine inaccessible.

Œuf mort intégral  
Je suis couché  
Sur un monde intégral que je ne peux toucher,  
Là, autour du tambour tendu et blanc

De mon lit, on des photographies  
Me rendent visite –

Ma femme, morte, toute plate, en fourrures 1920,  
La bouche pleine de perles,

Deux filles  
Tout aussi plates et qui murmurent : « Nous sommes tes enfants. »  
Cette eau dormante  
Recouvre mes lèvres,

Mes yeux, mon nez, mes oreilles,  
Claire  
Cellophane que je ne peux déchirer.  
Allongé sur mon dos nu,

Bouddha, je souris,  
Tous mes besoins, tous mes désirs  
Tombent de moi comme des anneaux  
Jaloux de leurs ors lumineux.

La griffe  
Du magnolia,  
Ivre de son parfum,  
Ne demande rien à la vie.

## *Ballons*

Ils vivent chez nous depuis Noël,  
Limpides, candides,  
Ovales en leur âme animale,  
Ils occupent la moitié de l'espace,  
Mouvants, se frottent contre la soie

D'invisibles courants d'air,  
Poussent un cri et éclatent  
Quand on les attaque, paf, se mettent au repos.  
Tête de chat jaune et poisson bleu –  
Nous vivons avec de drôles de lunes

Ça vaut mieux que des meubles morts !  
Des murs blancs, des paillassons  
Et ces globes de légèreté,  
Voyageurs, rouges et verts  
Qui ravissent

Le cœur comme des bons vœux, des paons  
En liberté dont une plume  
Forgée dans le métal céleste  
Bénit notre vieille terre.  
Ton petit frère

Fait couiner  
Son ballon comme un chat.  
Est-ce parce qu'il voit

De l'autre côté un monde rose qu'il l'amuserait de manger,  
Il mord

Et se rassoit,  
Cruche rebondie,  
Pour contempler un monde clair comme de l'eau.  
Un lambeau rouge  
Serré dans son petit poing.

## *Coquelicots en juillet*

Petits coquelicots, petites flammes d'enfer ;  
Vous ne faites pas mal ?

Vous tremblez. Je ne sais pas vous toucher.  
Je mets les mains dans les flammes. Rien ne brûle.

Et cela m'épuise de vous regarder  
Trembler comme ça, rouge vif et froissés comme une bouche.

Une bouche que l'on vient d'ensanglanter.  
Oh petites jupes sanglantes !

Il y a des vapeurs que je ne peux toucher.  
Où est votre opium, où sont vos capsules écœurantes ?

Si je pouvais saigner, ou dormir ! –  
Si ma bouche pouvait épouser une blessure pareille !

Ou vos sucs distiller pour moi, dans cette capsule de verre,  
Une stupeur, un apaisement.

Mais pas de couleur. Pas de couleur.

## *Bonté*

La Bonté me rend visite.  
Dame Bonté, elle est trop aimable !  
Ses bijoux rouges et bleus étincellent  
Dans la buée des fenêtres, les miroirs  
Se remplissent de sourires.

Quoi d'aussi vrai que le cri d'un enfant ?  
Le cri du lapin est peut-être plus sauvage  
Mais il n'a pas d'âme.  
Le sucre guérit de tout, puisque Bonté le dit.  
Le sucre est un fluide essentiel,

Ses cristaux font de petits cataplasmes.  
Oh la Bonté de Bonté  
Qui ramasse gentiment les morceaux !  
Les papillons désespérés de mes soieries japonaises  
Seront bien vite épinglés, bien vite anesthésiés.

Et te voilà avec une tasse de thé,  
Attention délicate.  
Si le sang jaillit, c'est la poésie,  
Rien ne peut l'arrêter.  
Et tu me tends deux enfants, tu me tends deux roses.



## *Lésion*

La couleur afflue à cet endroit, rouge morne.  
Tout le reste du corps est sans tache,  
Couleur perle.

C'est dans une cavité de roc  
Que la mer vient aspirer ;  
Un seul creux suffit à la concentrer tout entière.

De la taille d'une mouche  
La marque du destin(26)  
Rampe le long de la paroi.

Le cœur se ferme,  
La mer se retire,  
Les miroirs sont voilés.

## *Extrémité(27)*

Voici parfaite la femme.

Mort,

Son corps arbore le sourire de l'accomplissement ;  
L'illusion d'une nécessité grecque

Flotte parmi les volutes de sa toge ;  
Ses pieds

Nus semblent dire :  
Nous sommes arrivés jusqu'ici, c'est fini.

Chaque enfant mort lové, serpent blanc,  
Un à chaque petit

Pichet de lait, vide dorénavant.  
Elle les a repliés

Dans son corps comme des pétales  
De rose se ferment quand le jardin

Se fige et que les odeurs saignent  
Aux gorges douces et profondes de la fleur de nuit.

Rien ne saurait toucher ni attrister la lune  
Qui regarde sans broncher depuis sa cagoule d'os.

Elle a l'habitude de ce genre de chose.

Et ses ténèbres craquent, et ses ténèbres durent.

## *Les mots*

Haches

Qui cognent et font sonner le bois,

Retentir les échos !

Échos partis

Gagner les lointains comme des chevaux.

La sève

Comme des larmes coule comme

L'eau s'évertue

À rétablir son miroir

Au-dessus du rocher

Effondré, retourné,

Crâne blanc

Que mord la mauvaise herbe.

Après des années je

Les retrouve sur le chemin –

Secs, sans cavalier, les mots

Et leur galop infatigable

Quand

Depuis le fond de l'étang, les étoiles

Régissent une vie.

---

<sup>1</sup> Sylvia Plath avait composé le recueil *Ariel* comme suit : « Morning Song », « The Couriers », « The Rabbit Catcher », « Thalidomide », « The Applicant », « Barren Woman », « Lady Lazarus », « Tulips », « A Secret », « The Jailer », « Cut », « Elm », « The Night Dances », « The Detective », « Ariel », « Death & Co », « Magi », « Lesbos », « The Other », « Stopped Dead », « Poppies in October », « The Courage of Shutting-Up », « Nick and the Candlestick », « Berck-Plage », « Gulliver », « Getting There », « Medusa », « Purdah », « The Moon and the Yew Tree », « A Birthday Present », « Letter in November », « Amnesiac », « The Rival », « Daddy », « You're », « Fever 103° », « The Bee Meeting », « The Arrival of the Bee Box », « Stings », « The Swarm », « Wintering » (cf. *Collected Poems*, Londres, Faber and Faber, 1981). Cet *Ariel*-là qui, selon le désir de son auteur, commençait avec le mot « amour » et finissait avec « printemps » a récemment paru à Londres chez Faber & Faber, édité en fac-similé par la fille de Sylvia Plath, Frieda Hughes. La présente traduction est celle de l'édition de Faber qui fait autorité depuis 1965. On pourrait imaginer un troisième *Ariel*, lequel réunirait tous les poèmes écrits entre octobre 1962 et janvier 1963, aux derniers mois de la vie de Plath : période de créativité intense où le génie s'exprime comme jamais.

<sup>2</sup> Si la chevauchée évoquée dans le poème « Ariel » est glorieuse, celle de « Moutons dans la brume » dit une désolation. Au soleil rouge du premier (écrit le 27 octobre 1962, jour du trentième anniversaire de Plath) succède ici une « eau noire » telle une sombre prémonition. Ce poème, écrit au début du mois de décembre 1962, a été retravaillé par la poète quelques jours avant son suicide.

<sup>3</sup> Un des poèmes les plus célèbres de Sylvia Plath, avec « Daddy » et « Berck-Plage ».

<sup>4</sup> Ce poème est représentatif du talent de Plath à mêler l'histoire (l'anecdote) à l'Histoire. La traduction se veut aussi libre et alerte que l'original...

<sup>5</sup> Prosopopée de l'Orme ? Ève après la Chute ? L'interprétation d'Anne Stevenson suggère que ce poème, d'abord intitulé « The Elm Speaks » (« L'orme parle »), transforme l'orme de la propriété de Plath dans le Devon (*wych elm* ou « orme blanc ») en arbre « sorcier » (*witch*) incarnant « un double effrayant de mère qui n'a que la mort à offrir comme substitut à l'amour » (cf. *Bitter Fame, A Life of Sylvia Plath*, Londres, Viking, 1989).

<sup>6</sup> Le poème s'inspire d'une danse en rond que Nicholas, le bébé de Sylvia Plath, exécuta une nuit dans son berceau (cf. *Collected Poems, op. cit.*).

<sup>7</sup> Écrit, comme « Ariel », le jour des trente ans de Plath. Ce « don d'amour » est aussi « présent », « cadeau » troublant.

<sup>8</sup> Ce poème majeur évoque les funérailles, en juin 1962 à Court Green, dans le Devon, de Percy B..., voisin de Sylvia Math et Ted Hughes, funérailles étrangement resituées à Berck-Plage, où le couple avait fait escale un an plus tôt, en route pour le sud de la France. Voir le poème « Among the Narcissis » (« Au milieu des narcisses. »), évoquant la maladie de Percy dans le recueil *La traversée in Arbres d'hiver*, Paris, Poésie/Gallimard, 1999.

<sup>9</sup> On trouve la légende de lady Godiva dans les *Flores Historiarum* de Roger de Wendover, chroniqueur anglais du XIII<sup>e</sup> siècle. Le Petit Robert précise : « Femme d'un comte de Chester au XI<sup>e</sup> siècle, elle aurait demandé vainement à son mari d'alléger les impôts qui écrasaient la population de Coventry. Le comte Leofric n'accepta qu'à la condition étrange que son épouse traversât la gille entièrement nue. Ce qu'elle fit à cheval, sauvegardant peut-être la décence grâce à sa longue chevelure. Ce récit est resté célèbre dans les pays de culture anglaise. » De nombreux écrivains s'en inspirèrent à travers les siècles, dont lord Tennyson qui écrivit un beau poème lyrique simplement intitulé « Godiva », à la gloire immortelle – « *[she] built herself an everlasting name* » – de la comtesse.

<sup>10</sup> Les deux amis de « Mort & Cie » incarnent, précise Sylvia Plath, « la nature schizophrène de la mort », la mort dont ils font commerce (cf. *Collected Poems, op. cit.*).

11 L'évocation des « hommes-araignées » pourrait faire référence à une autre œuvre de Jonathan Swift, *La Bataille des livres*, ou la querelle des Anciens (l'Abeille : « je suis venue honnêtement sur mes ailes et avec ma voix ») et des Modernes (l'Araignée : « ce vaste Château (pour montrer mon savoir en mathématiques) est construit entièrement de mes mains, et les matériaux extraits radicalement de ma propre personne »). Swift suggère en ouverture qu'au contraire de ce qu'on a coutume de croire, c'est moins la richesse qui engendre la guerre que la pauvreté, ici l'indigence des Modernes (représentés par l'Araignée qui se suffit à elle-même, alimentée de vermine, n'apportant que son propre venin, et dont le « château », sa toile, est voué à la poussière et à l'oubli) opposée à la richesse des Anciens (l'Abeille visite la Nature, en tire le miel et la cire). Ce Gulliver alors incarne-t-il Otto Plath, père de Sylvia, ce « colosse » grand spécialiste des abeilles, ou son époux Ted Hughes, autre « colosse », poète nourri de la lecture d'Ovide et de Shakespeare ? (Voir Jonathan Swift, *Œuvres*, éd. Émile Pons, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1965.)

12 Ce poème dit le mythe de la résurrection, essentiel chez Sylvia Plath : la majeure partie de son œuvre en témoigne. Les derniers vers répondent en écho aux derniers vers des poèmes « Lifting » (voir *La traversée* in *Arbres d'hiver*, op. cit.) et « Cadeau d'anniversaire » inclus dans le présent volume. La vie est peut-être un train express à destination de la mort, mais l'espoir d'une renaissance (incarné par le nouveau-né) n'est pas perdu.

13 Krupp : Famille d'industriels allemands. Alfred Krupp (Essen 1812-1887) mit au point un type d'acier fondu qui lui permit de couler en une seule pièce un tube de canon lourd (1847). Son arrière-petit-fils, Alfred Krupp von Bohlen und Halbach (Essen 1907-1967), était un membre du parti nazi. Il fut arrêté en 1945 puis libéré par les Américains. Il dirigea la société Krupp jusqu'à sa mort. (Cf. Le Petit Robert des noms propres)

14 Sylvia Plath a toujours redouté la paralysie. Méduse, l'une des trois Gorgones, ces femmes monstrueuses de la mythologie grecque dont le regard pétrifie les hommes, incarne ici Aurelia Schober Plath, la mère de la poète. Si les Gorgones correspondent à la triple déesse lunaire dans son aspect maléfique, Méduse – qui a eu le malheur de charmer Poséidon (c'est-à-dire Otto Plath tel qu'il apparaît dans le recueil *The Colossus*, inédit en français) – représente la pleine lune. Voir le poème qui suit, écrit un an plus tôt : « La lune et le cyprès » (symbolisant la mère et le père de Plath). On peut encore signaler qu'une espèce particulière de méduse (en zoologie cette fois) s'appelle aurela, ou aurélie, le prénom de la mère de Plath...

15 Poème écrit sur la suggestion de Ted Hughes de décrire ce qu'elle voyait autour d'elle : le paysage du Devon où le couple avait acheté un vieux presbytère dans le village de Court Green devient aussitôt paysage mental, à partir de la réalité physique de l'église et du cimetière adjacent, de l'énorme cyprès qu'elle pouvait observer de sa fenêtre.

16 Le mot *celibate* qu'emploie Plath ici désigne plus particulièrement le célibat du prêtre ou encore la situation de qui a fait vœu de chasteté. Ce poème a été écrit peu de temps après la séparation de Sylvia Plath et Ted Hughes, et le départ de celui-ci de Court Green.

17 Le rival en question (« The Rival ») pourrait être à la fois une projection de Plath elle-même, son double obscur et maléfique, et une incarnation de sa « mère-altérité » (*mother-other*) : simples hypothèses...

18 Écrit quelques jours avant « Méduse », ce poème s'adresse évidemment au père de Plath qui commente : « Il s'agit d'un poème à propos du complexe d'Électre. Le père de celle qui parle est mort alors qu'elle était petite et le prenait pour Dieu. Son cas est rendu plus complexe par le fait qu'il était nazi, et sa mère très probablement d'ascendance juive... (cf. *Collected Poems*, op. cit.). Ce poème, aux échos de babil enfantin et de chansons de nourrice – on pense tout particulièrement à « La petite vieille qui habitait dans une chaussure » (« *There was a little old woman, / and she liv'd in a shoe* » ; voir *The Oxford Dictionary of Nursery Rhymes* de Iona et Peter Opie, Oxford, Oxford University Press, 1997, nouvelle édition) –, dit une relation sado-masochiste entre père et fille,

incarnés respectivement par un officier nazi et une jeune juive déportée vers les camps de la mort. Celle-ci doit tuer symboliquement son bourreau pour se désaliéner.

19 La traduction se prend au jeu de l'original, truffé de comparaisons malicieuses. Le « dodo », dans *Alice au pays des merveilles*, est ce drôle d'oiseau qui suggère, au sortir de « la mare des larmes », de faire « la course à la comitarde » pour se sécher. Le dodo, ou dronte, est également, selon la définition du Petit Robert, un « grand oiseau coureur de l'île Maurice, incapable de voler, exterminé par l'homme au XVIII<sup>e</sup> siècle ». Une expression anglaise dit : « *as dead as the dodo* », ce qui signifie : « tout ce qu'il y a de plus mort » – Plath y aura certainement pensé pour ce poème de l'attente étonnée et amusée d'un « heureux événement » (sa fille Frieda naîtra comme prévu le 1<sup>er</sup> avril !). « L'enfant do » (« l'enfant d'eau », dans le ventre de sa mère) est venu spontanément s'ajouter à la version française, et *turnip* (« navet ») devenu « topinambour » pour de bonnes raisons ludiques et poétiques : *turnip* et « topinambour » ont l'air de tourner comme des toupies, des bobines, des pelotes de laine...

20 Comme « Mort & Cie » disait l'ambivalence de la mort, ce poème dit l'ambivalence du feu : les feux de l'enfer et ceux du paradis – qui purifient (cf. *Collected Poems*, op. cit.). L'ironie de la malade qui parle ici vise en particulier l'hypocrisie de la religion à l'époque de la guerre froide, de l'horreur atomique.

21 Premier des cinq poèmes du cycle des abeilles de l'automne 1962, dont quatre sont reproduits ici – le cinquième, « The Swarm » (« L'essaim »), a été incorporé au recueil *Winter Trees* (voir le volume bilingue *Arbres d'hiver*, op. cit.). Sylvia Plath avait fait l'acquisition d'une ruche et était membre de l'association des apiculteurs du village : elle évoque ici sa première participation aux assemblées.

22 Tate & Lyle : entreprise anglaise de raffinerie de sucre – l'une des plus importantes sociétés d'agroalimentaire et fournisseur officiel de la reine (« *By appointment to her Majesty the Queen* »).

23 Le poème fait référence à la carte du jeu de tarot « *the hanged man* » (le pendu) – celle que ne retrouve pas la « clairvoyante » M<sup>me</sup> Sosostriis dans le grand poème de T. S. Eliot *The Waste Land* ? – et évoque la dépression de Sylvia Plath durant l'été 1953 : le traitement aux électrochocs qui a suivi sa tentative de suicide.

24 Smithfield est un grand marché de boucherie à Londres.

25 Selon Anne Stevenson, le poème dirait l'aspiration à se défaire des liens de la vie pour atteindre une sorte de félicité mystique – et elle suggère en note que les vers ont pu être inspirés par la mort du grand-père maternel de Plath, immobilisé sur son lit dans une maison de retraite.

26 Plath pense probablement à la cicatrice que lui a laissée sous l'œil sa tentative de suicide, et peut-être aussi à *La Lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne (la fille du personnage de Hester Prynne, condamnée à porter le « A » écarlate de son péché d'adultère, s'appelle Pearl).

27 Il s'agit probablement du dernier poème de Sylvia Plath, écrit, comme « Ballons », le 5 février 1963, quelques jours avant sa mort.